

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[169\\_Correspondances féminines : 1835-1842](#)[Item](#)[Genève, le 5 février 1850, Jeanne Henriette Rath à François Guizot](#)

## Genève, le 5 février 1850, Jeanne Henriette Rath à François Guizot

**Auteurs : Rath, Jeanne-Henriette (1773-1856)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

### Les mots clés

[Amis et relations](#), [Discours biographique](#), [Femme \(portrait\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [histoire](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Souvenirs](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### Présentation

Date 1850-02-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote 15, 15 bis, AN : 163 MI 42 AP 169 Papiers Guizot Bobine Opérateur 27

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

### Citer cette page

Rath, Jeanne-Henriette (1773-1856), Genève, le 5 février 1850, Jeanne Henriette

Rath à François Guizot, 1850-02-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/6918>

Copier

## Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionGenève (Suisse)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/07/2024 Dernière modification le 16/08/2024

---

17/

à Ginevra le 5 février 50

Je m'adresse avec une confiance particulière  
 à mon ami de plaisir que ma femme la lecture de  
 votre très estimable *Discours* par la fois seule avec  
 l'impression que je me fais toujours à ce que vient  
 de vous le *handwritten* par la fois avec dans de son  
 amour bien digne de vous bien digne de vous  
 pour la justice votre ouvrage. Vous jeterai au-delà  
 de tout vous tenes tous les fils de cette histoire  
 vous songez tout, vous écrivez tout, vous jeterai  
 dans les courants sont mises en évidence, tous les  
 caractères, vous les mettez à l'endroit au grand soleil  
 de la vérité. Vous voulez justice à tous, à  
 tous de traits d'aggravation encore au bon, attaché  
 aux passions qui vous bouleversent, mais vous  
 n'en sortirez pas avec la sagesse de la nation  
 anglaise qui doit être bien glorieuse de donner  
 pour l'histoire. — J'aurais pu l'écrire par  
 M<sup>r</sup> More qui n'avait qu'un petit but particulier  
 et de la perdre dans le profond oubli de la Méditerranée.  
 Ses juges compétents vous honorent dignement  
 mais personne n'a eu un plaisir vrai et ne vous

en souvenir avec plus de bonté que moi, car  
vous savez mon cher ami, combien de souvenirs  
et de souvenirs de souvenirs dans mon cœur.  
Il me vient d'en avoir écrit de l'histoire pour vous  
telle, dont elle s'agitait chez moi, peut-être que vous pourriez  
présenter sans encombre comme un cadeau de  
votre vieille amie, qui vous envoie la gentille lettre  
ami de votre enfance. Mon ami, je suis si  
faible, il y a en moi une telle chute de toutes  
mes facultés que j'espère au moins que si la lettre  
est sincèrement, que cette amie sera ma dernière.  
D'après cet espoir, je me dévoue de tout ce qui  
peut être donné comme cadeau d'amitié. Quand  
j'aurai une occasion de vous revoir la plus  
vous la voulez. Dans le meilleur au jour, ou l'après-midi  
comme vous voudrez mais en ouvrage de main  
pour être dans votre cabinet comme il y en a aux  
bras de vos filles. Enfin, comme vous voudrez  
vous une longue lettre pour me dire ma  
revoir la, la même avec amitié, en vous disant  
que cette vieille amie jusqu'à Maternella me suit  
auprès de votre mère. Adieu adieu. M. P. P.

15

# Portrait de M<sup>lle</sup> Clementine Walth.

En Mai 1794 de très grand matin, sur la route  
de Chémus près la Boissière, courait un enfant de trois  
à quatre ans, vêtu pour une curiosité bien naturelle  
des lactaires qui se venaient en ville s'en approcher  
Après l'avoir vu, surpris et le questionnant,  
elle répondit qu'elle s'appelait Clementine, que quand  
elle était sage elle allait dans la voiture de papa & de  
maman, que Jean lui avait pris sa robe & ses coller  
& l'avait laissé là.  
Elle ne put donner d'autres explications & dès lors ses  
réponses se variaient toujours. Ainsi abandonnée, l'enfant  
fut elle conduite à l'Hôpital de Julie & Gastille comme  
on l'est presque toujours à cet âge. Elle inspira un  
intérêt & resta plus qu'on ne fait d'ordonner dans le  
monde l'Hôpital de Julie.

On fit beaucoup de perquisitions pour découvrir  
Jean, des réclamations furent adressées à divers agents, mais  
rien ne fut inutile, elle fut alors baptisée & on lui  
restitua le nom de Clementine en y ajoutant celui d'Opale.  
Le moment où Clementine fut trouvée correspondait  
à la noble française qui s'étaient réfugiées en France,  
furent obligés de fuir pour se constituer aux temps  
de la République Française qui entraient en France.  
Il est vraisemblable que l'infortuné enfant avait été  
confié à un serviteur infidèle, qui lui avait fait  
souffrir, en vain, qui pouvait le faire reconnaître  
ses parents. En fait le fait qui concerne cette  
Clementine est une des circonstances les plus  
la Compagnie elle y vint je ne puis en dire plus  
époque à la quelle M<sup>lle</sup> & M<sup>lle</sup> Walth ayant entendu

sur le soir la veille de leur départ pour la Russie, souffri-  
rent qu'elle fût retirée de l'Hôpital & que tout ce qu'elle  
avait écrit à cet établissement fût recueilli. D'état alors  
à Paris & ma sœur s'occupa d'obtenir à des ordres si bien  
d'accord avec la bonté de son cœur. Elle fit plus, elle  
adapta l'enfant, qui dès lors, eût pleuré de voir le  
nom de Clémentine Rolly.

La tendresse de ma sœur pour cet enfant, devint celle  
d'une mère & lorsque je revins de Paris en 1799, je ne tardai  
pas à la partager. Toutes deux nous nous occupâmes avec  
soin de son éducation, à l'enseignement de l'Anglais  
de l'Allemand qu'elle commençait alors, nous y joignîmes  
celui de la Danse sur la quelle plus tard elle devint  
d'une si grande force.

À cette époque Madame Rolly accompagnée de ses deux fils,  
arrivés à Genève dans le but de surveiller les études qu'ils  
venaient y faire. L'été avec ma famille de Vevins elle  
fit fort souvent un voyage à Montreux & par là même  
qu'il lui convenait de vivre dans la retraite, n'eût pas modeste  
intérieur lui convenait. À ce moment d'été, elle &  
moi nous assistâmes à la fin qu'avec sa sœur & cette  
bonne amitié tant naturellement celle de ses fils & de  
Clémentine, ils jouèrent ensemble, se faisaient part  
de leurs études, travaillaient pour ainsi dire ensemble  
& s'élevaient en quelque sorte sous les yeux de leurs mères.  
Ainsi germinèrent presque à son insu dans le cœur de  
Clémentine, les profondes racines d'un sentiment, qui  
ne s'éteignit qu'avec sa vie, & qui a laissé dans celui  
de M. Rolly un long & tendre souvenir.

(a) C'est une  
certaine de l'histoire  
de l'histoire, à  
certaines, à  
dans l'histoire  
histoire qu'en  
1814. Il a été  
nommé, par 1812,  
pour la 2<sup>e</sup> fois  
mère de la  
Faculté des lettres de Paris. C'est la première et la seule fonction publique avant 1814. E

(a) C'est une  
certaine de l'histoire  
de l'histoire, à  
certaines, à  
dans l'histoire  
histoire qu'en  
1814. Il a été  
nommé, par 1812,  
pour la 2<sup>e</sup> fois  
mère de la  
Faculté des lettres de Paris. C'est la première et la seule fonction publique avant 1814. E



72  
s'attachèrent à Clémentine comme si elle eût été leur  
propre fille. M<sup>r</sup>. King, bon médecin, me donna des  
inquiétudes sur sa santé & me détermina à aller chercher  
inséparablement plus d'un J. parti pour l'Italie avec  
elle le 17. 5<sup>me</sup> 1816.

Arrivés à Milan & sur la recommandation de  
Mad<sup>e</sup>. d. Stail qui nous y avait précédé, nous nous  
présentâmes chez la marquise de Bellegarde, qui  
étach en quelque sorte d'écuyer. Elle nous reçut  
avec une bonté dont je me n'aurais pas le souvenir  
reconnaissant. Mais c'était à Clémentine que  
s'adressait surtout cette tendre bienveillance; les  
noblesses de ses traits, le charme de ses expressions &  
de sa parfaite simplicité lui gagnaient le cœur de  
Mad<sup>e</sup>. de Bellegarde; peut-être celle-ci qui avait vu la  
douleur de perdre une fille d'un âge avancé elle lui eût  
eu deux jeunes personnes des supports qui la feroient  
savoir qu'elle n'était pas seule. Elle s'attacha de cœur à Clémentine, &  
paraît vivement joindre des succès qu'elle obtenait.

Un soir, en grande réunion, elle lui demanda l'accompagnement  
le célèbre Pair. Clémentine n'avait aucune connaissance  
de la musique qu'elle devait jouer, tantpis elle accompagna  
de sa harpe avec un grand succès le célèbre compositeur  
qui fut dans l'enthousiasme de son talent & l'exprima  
vivement. Elle eût admiré dans toutes les sociétés  
où elle se présentait, nos relations s'étendirent rapidement  
dans ce grand monde que la protection & la bienveillance  
de la Veuve Reine nous avait ouvert.

L'ancien se présentait également de la manière la plus  
favorable pour l'emploi de mes talents en peinture, tant  
me le faisait pressager. Mais bientôt mes occupations d'un  
bonheur allaient finir. Clémentine était fort délicate,  
je la menageais beaucoup, & je voyais avec satisfaction  
que l'impression agréable qu'elle produisait sur toutes les  
personnes que nous voyions de s'approfondissait. Le 1<sup>er</sup> de  
décembre la saison devint très rigoureuse & quoiqu'elle

l'après, nous souffrions de froid dans mon atelier à profond  
dormir, j'étais à y capotier en attendant de placer une petite qui  
chauffait mes deux chambres à coucher.  
Et c'est cette époque que mes jours ont dû me paraître les plus  
de ma vie. Vous avez vu le Général votre frère? Ah! comment!  
L'application d'habileté se commencent. On l'a vu d'abord avait  
passé deux jours à Milan, avec Monsieur Monod le comte  
de sa femme et de sa fille. Elle influence, et ne me cherche pas,  
ne voulait pas me voir et lui-même des jours pas qui finissent  
sévèrement. Et puis, chez le Maréchal, l'élémentaire ne  
devient que trop bien que la jalousie de la famille Monod  
qu'on avait espéré de la première main, était la conséquence de  
la conduite de mon frère. Les premiers de ces deux jours  
sont allés à l'académie, et le premier de l'année. Il y avait  
toute une foule de gens pour savoir quelle se mettait au lit.  
Et là, c'est elle, Madame de Bologne, de bonté, insensiblement  
me l'envoie sous son bras, et puis pour commettre un crime, entre  
le Palais d'après le Prince de la Serra de l'été, pour me y aller  
qui s'était allée à nous, comme une femme.  
Vous savez, j'en ai parlé, avec elle, me l'envoie, l'académie. Mon amie  
l'été, elle a été très bonne, et puis, elle n'appelle l'élémentaire que  
l'angelique, car elle a été deux docteurs et me l'ont écrit pas la  
d'après, et l'académie, et puis, les deux premiers jours, elle ne portait  
plus le vin avec le sang. Plus d'après, mais toujours l'angelique,  
plus de docteurs, de patients, de docteurs, elle ne manifestait le bien  
de vivre que pour se remettre à me donner la mort, et à moi.  
Elle me l'ont écrit dans ces de mes jours, et se mettaient à me  
à l'intérieur, dont elle recevait des preuves et tout par là.  
La Maréchalte en particulier ne voulait pas de sortir du Palais  
où l'Impératrice était, aussi souffrante et de venir s'asseoir  
à côté du lit de Madame de cette jeune fille qui avait gagné  
son vol.  
Lui peindrait l'angoisse de mes jours et de mes nuits? Pendant  
dix sept nuits et dix sept jours, excepté deux heures que les  
docteurs Romandine firent à me l'entendre pendant qu'il restait  
près d'elle, je ne l'ai pas quitté. Dieu, Dieu seul m'a donné la force

Elle expira sans agonie dans mes bras; le mal n'est pas en l'enfer  
de mon douleur que je fais, le temps ne l'a pas effacé; mais  
comment oublier ce moment affreux où l'enfant au milieu  
de la nuit m'enleva ce précieux Hélas! il fallait en sa  
qualité de protestante dérober le cercueil à ma pauvre  
enfant aux regards & aux formalités catholiques.

Mes compatriotes me rendirent l'immense service de  
me soustraire à ces formalités, de leur côté Madame de  
Bellegarde m'envoya son fils pour me sortir de chez moi;  
Je refusai & jusqu'au dernier moment j'eus l'air assis  
du corps de mon enfant. Je dessinaï cette pauvre & belle  
figure. Elle porta son nom est en vogue dans  
ce grand district de Milan, mais les plantes qui l'entou-  
raient se sont desséchées. Mon vieux Docteur Romeno  
visitait ce lieu & jusqu'à sa mort a été mon ami & mon  
correspondant.

Plongée dans la douleur & les larmes, je fus l'objet d'un  
véritable intérêt & je reçus les témoignages d'estime les  
plus sincères. On me demanda des portraits. Les Français  
enviaient de mes ouvrages, on m'offrit même de faire  
le portrait de l'Impératrice, mais d'instinct d'une  
manière qui ne me convenait pas (dans le monde)

Je refusai.  
Mad<sup>e</sup> la Maréchale, la Comtesse Caffarelli qui n'ont  
cessé de me prouver leur intérêt m'entouraient de bonté;  
il en était de même de quelques familles suisses  
& d'Alsace. Mais mon chagrin profond & mon sang  
d'élite me firent revivre, au mois de Mai, auprès  
de mes parents. Nous avions besoin de plusieurs enfants  
notre fille adoptive.

La nécessité de travailler pour vivre me fit quitter  
Genève. Je fis plusieurs voyages à Paris, j'y voyais  
Mad<sup>e</sup> G. mais entre son fils & moi jamais nous n'eûmes  
un nom infatigablement sur nos souvenirs; je ne  
les croyais pas tout à fait éteints dans son cœur & le  
mien m'en retraîna jamais l'offense que je lui avais

7  
vrai. Ses sa jeunesse, il a pu en juger par ma tendre  
et profonde amitié pour ses vénérables mères & aller  
que je porte à ses enfants.

Lui qu'il fut avec étonnement d'une émotion, quand  
le 21 Août 1849, je reçus une lettre par la quelle il  
me demandait le portrait de Clémentine, lettre qui  
me prouvait que son souvenir n'était pas effacé.

Il aura ce portrait, il aura ses papiers que je crois  
devoir y joindre. Il faut qu'il connaisse les détails de  
ce qui a suivi son départ de Venise, les voilà, je ne  
doute pas de l'intérêt avec le quel il les lira.

A. Gath.

Venise - Janvier 1850.